

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Lettres Angloises, Ou Histoire De Miss Clarisse Harlove

Richardson, Samuel

A Dresde, 1751

Lettre XL. Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

urn:nbn:de:gbv:45:1-1771

cessaire lorsqu'elle ne sera plus en état de s'aider de son aiguille, comme elle fait aujourd'hui avec assez d'avantage.

Quelles seront à présent leurs mesures ? N'abandonneront-ils pas leurs projets, en reconnoissant que ce ne peut être qu'une invincible antipathie, qui rend opiniâtre un esprit qui n'est pas naturellement inflexible ? Adieu, ma chère. Pour vous, soyez heureuse ! Il semble que pour l'être parfaitement, tout ce qui vous manque, c'est de savoir que votre bonheur dépend de vous.

CLARISSE HARLOVE.

LETTRE XL*.

Miss CLARISSE HARLOVE, à *Miss*
HOWE.

Le sommeil est si loin de mes yeux, qu'il soit minuit, que je vais reprendre le sujet que j'ai été forcée d'interrompre, & satisfaire ensuite votre désir & celui de nos trois amies, autant du moins que le partage de mes idées m'en laisse capable. J'espère que le sombre silence qui règne à
cette

* C'est la continuation de la Lettre XXXVIII.

cette heure, pourra mettre un peu de calme dans mon esprit.

Il s'agit de me justifier pleinement d'une aussi grave accusation que celle d'avoir des réserves pour la plus chère de mes amies. Je reconnoîtrai d'abord, comme je crois l'avoir déjà fait plusieurs fois, que si M. Lovelace paroît à mes yeux sous un jour supportable, il en a l'obligation aux circonstances particulières où je me trouve; & j'assûre hardiment que si on lui avoit opposé un homme de sens, de vertu & de générosité, un homme sensible aux peines d'autrui, ce qui m'auroit donné une assurance morale qu'il en auroit été moins capable de manquer de reconnaissance pour les attentions d'un cœur obligeant; si l'on avoit opposé à M. Lovelace un homme de ce caractère, & qu'on eut employé les mêmes instances pour me le faire accepter, je ne me connois pas moi-même, si l'on avoit eu les mêmes raisons de me reprocher cette obstination invincible dont on m'accuse aujourd'hui. La figure même ne m'auroit point arrêtée; car c'est le cœur qui doit avoir la première part à notre choix, comme le plus sûr garant de la bonne conduite d'un mari.

Mais dans la situation même où je suis, persécutée, poussée par de continuëles violences



lences je vous avoue que je sens quelque fois un peu plus de difficulté que je ne voudrois, à trouver dans les bonnes qualités de M. Lovelace de quoi me soutenir contre le dégoût que j'ai pour les autres hommes.

Vous dites, que je dois avoir raisonné avec moi-même, dans la supposition que je puisse quelque jour être à lui. J'avoue que je me suis quelquefois mise à cette épreuve; & pour répondre à la sommation de ma plus chere amie, je veux exposer devant elle les deux côtés de l'argument.

Commençons par-ce qui se présente en sa faveur. Lorsqu'il fut introduit dans notre famille, on insista d'abord sur ses vertus négatives. Il n'avoit point de passion pour le jeu, pour les *courfes de cheval* *, pour la chasse du Renard, pour la débauche de table. Ma tante Hervey nous avoit averties, en confidence de tous les désagrémens auxquels une femme un peu délicate est exposée avec un buveur; & le bon sens nous apprenoit assez que la sobriété dans un homme n'est pas un point à négliger, puisque l'excès donne lieu tous les jours à tant de facheuses aventures. Je me souviens que ma sœur relevoit particulièrement cette favorable

* On fait que ces courfes & les équipages de chasse jettent les Anglois dans de grandes dépenses.

vorable circonstance dans son caractère, pendant qu'elle avoit quelque espérance d'être à lui.

On ne l'a jamais accusé d'avarice, ni même de manquer de générosité; & lorsqu'on s'est informé de sa conduite, on n'a point trouvé de profusion & d'extravagance à lui reprocher. Son orgueil, assez louable sur ce point, l'a garanti de ces deux excès. D'un autre côté, il est toujours prêt à reconnoître ses fautes. On ne l'entend jamais badiner sur la Religion; c'est le défaut du pauvre M. Wyerley, qui paroît s'imaginer qu'il y a de l'esprit à dire des choses hardies, qui sont toujours choquantes pour une ame sérieuse. Dans la conversation, il a toujours été irréprochable avec nous; ce qui montre, quelque idée qu'on puisse avoir de ses actions, qu'il est capable de recevoir les influences d'une compagnie décente; & que vraisemblablement, dans celle qui l'est moins, il suit l'exemple plutôt qu'il ne le donne. Une occasion, qui n'est pas plus ancienne que Samedi dernier *, ne l'a pas peu avancé dans mon estime, du côté de la retenue; quoi qu'en même tems il n'ait pas manqué d'assurance. Du côté de la naïf-

fance,

* Elle parle de leur entrevue.



fance, on ne peut lui contester l'avantage sur tous ceux qui m'ont été proposés. Si l'on peut juger de ses sentimens par cette réflexion, qui vous fit plaisir dans le tems ; „ que lorsque le bon sens se trouve réuni „ avec la véritable qualité & les distinctions „ héréditaires, l'honneur s'applique de lui „ même, & *joint comme un gand* : (expression qui lui est familière ; & vous savez de quel air aisé il la réleve) „ tandis que *l'homme nouveau*, ajouta-t-il, celui qu'on a „ *vû croître comme un moufferon*, (autre de „ ses termes favoris) devient arrogant de ses „ honneurs & de ses titres : si ces idées, dis-je, pouvoient servir à faire juger de lui, il faudroit conclure en sa faveur, que de quelque manière que sa conduite réponde à ses lumières, il n'ignore pas ce qu'on est en droit d'attendre des personnes de sa naissance. La conviction est la moitié du chemin à l'amendement.

Il jouit d'un bien considérable, & celui qui doit lui revenir est immense. . . Il n'y a rien à dire de ce côté-là.

Mais il est impossible, au jugement de quelques personnes, qu'il fasse jamais un mari tendre & complaisant. Ceux qui pensent à m'en donner un tel que Solmes, & par des méthodes si violentes, n'ont pas
bonne

bonne grace de me faire cette objection. Il faut que je vous dise comment j'ai raisonné là-dessus avec moi-même ; car vous devez vous souvenir que je suis encore à la partie favorable de son caractère.

Une grande partie du traitement auquel une femme doit s'attendre avec lui, dépendra peut-être d'elle-même. Peut-être sera-t-elle obligée, avec un homme si peu accoutumé à se voir contrarier, de joindre la pratique de l'obéissance au vœu qu'elle aura fait d'obéir. Elle devra se faire un soin continuel de plaire. Mais quel est le mari qui ne s'attende pas à trouver ces dispositions dans une femme ; avec plus de raison, peut-être, s'il n'a pas lieu de croire qu'elle l'ait préféré dans son cœur avant que de prendre ce titre ? Et n'est-il pas plus facile & plus agréable d'obéir à un homme qu'on a choisi, quand il ne seroit pas toujours aussi raisonnable qu'on le désire, qu'à celui qu'on n'auroit jamais eu si l'on avoit pu se dispenser de l'avoir ? Pour moi, je crois que les loix conjugales étant l'ouvrage des hommes, qui ont fait de l'obéissance une partie du vœu des femmes, elles ne doivent point, même en bonne politique, laisser voir à un mari qu'elles puissent violer leur part du contrat, quelque légère qu'elles en croient l'occasion ; de



peur qu'il ne s'avise, étant lui-même le juge, de ne pas attacher plus d'importance à d'autres points dont elles auroient une plus grave opinion. Mais, au fond, un article juré si solennellement ne doit jamais être négligé.

Avec ces principes, dont je suppose qu'une femme ne s'écarte point dans sa conduite, quel sera le mari assez misérable pour la traiter brutalement? La femme de Lovelace sera-t-elle la seule personne au monde, pour laquelle il n'ait point un retour de civilité & de bonnes manières? On lui accorde de la bravoure: a-t-on jamais vu qu'un homme brave, s'il n'est pas dépourvu de sens, ait été absolument une ame basse. L'inclination générale de notre sexe pour les hommes de ce caractère, fondée apparemment sur le besoin que notre douceur naturelle, ou plutôt l'éducation, nous donne d'une protection continuelle, marque assez que dans l'idée commune il y a peu de différence entre *brave & généreux*.

Mettons les choses au pis: me fera-t-il une prison de ma chambre? M'interdira-t-il les visites de ma chere amie, & me défendra-t-il toute correspondance avec elle? M'ôtera-t-il l'administration domestique, lorsqu'il n'aura point à se plaindre de mon gouvernement? Etablira-t-il une servante sur moi,

moi, avec la liberté de m'insulter ? N'ayant point de sœur, permettra-t-il à ses cousines Montaigu, & l'une ou l'autre de ces deux Dames voudra-t-elle accepter la permission, de me traiter tyranniquement ? Autant de suppositions impossibles. Pourquoi donc, ai-je pensé souvent, pourquoi me tentez-vous, ô cruels amis, de essayer la différence ?

Et puis, s'est glissé le plaisir secret de se croire propre à faire rentrer un homme de ce caractère dans le sentier de la vertu & de l'honneur ; à servir de cause seconde pour le sauver, en prévenant tous malheurs dans lesquels un esprit si entreprenant est capable de se précipiter ; du moins, s'il est tel qu'on le publie.

Dans ce jour, & lorsque j'y ai joint qu'un homme de sens aura toujours plus de facilité qu'un autre à revenir de ses erreurs, je vous avoue, ma chère, qu'il m'en a coûté quelque chose pour éviter de prendre le chemin dont on s'efforce de me détourner avec tant de violence. Tout l'empire qu'on m'attribue sur mes passions, & dont on prétend que je tire tant de gloire à mon âge, ne m'a suffi que difficilement.

Ajoutez que l'estime de ses proches, tous irréprochables, à l'exception de lui ! a mis un poids considérable du même côté de la balance.



Mais jettons les yeux sur l'autre. Lorsque j'ai réfléchi sur la défense de mes parens; sur l'air de légereté, humiliante pour tout mon sexe, qu'il y auroit dans une préférence de cette nature: qu'il est absolument sans vraisemblance que ma famille, enflammée par la rencontre, & soutenue dans cette chaleur par l'ambition & les artifices de mon frere, puisse jamais étouffer son animosité; qu'il faudroit m'attendre par conséquent à d'éternelles divisions, me présenter à lui & aux siens à titre de personne obligée, qui n'auroit que la moitié du bien qu'elle devoit apporter: que son aversion pour eux est aussi forte que celle qu'ils ont pour lui: que toute sa famille est détestée par rapport à lui, & qu'elle rend bien le change à la mienne: qu'il est dans une très-mauvaise reputation pour les mœurs, & qu'une fille modeste, qui ne l'ignore pas, doit être choquée de cette idée: qu'il est jeune, dominé par ses passions, d'un naturel violent, artificieux néanmoins, & porté, je crains à la vengeance. Qu'un mari de ce caractère seroit capable d'altérer mes principes & de mettre mes espérances au hazard pour la vie future; que ses propres parens, deux vertueuses tantes & un oncle, dont il attend de si grands avantages, n'ont aucun ascendant sur lui: que

que s'il a quelques qualités supportables, elles ont moins, pour fondement, la vertu que l'orgueil : qu'en reconnoissant l'excellence des préceptes moraux & faisant profession de croire des récompenses & des punitions dans un autre état, il ne laisse pas de vivre comme s'il méprisoit les uns & qu'il bravât les autres : l'apparence qu'il y a que la teinture de ses principes peut se communiquer à sa postérité : qu'étant informée de tout ce que je dis & n'en ignorant pas l'importance, je serois plus inexcusable que dans le cas de l'ignorance, puisqu'une erreur contre le jugement est pire, infiniment pire, qu'un défaut de lumière dans la faculté qui juge : lorsque je me livre à toutes ces réflexions, je dois vous conjurer, ma chere, de demander au ciel, avec moi & pour moi, qu'il ne permette jamais que je suis forcée à des mesures indiscrettes, qui puissent me rendre inexcusable à mes propres yeux. C'est l'essentiel, après tout; l'opinion du public ne doit tenir que le second rang.

J'ai dit, à sa louange, qu'il est prêt à reconnoître ses fautes : cependant j'ai de grandes restrictions à faire sur cet article. Il m'est venu quelquefois à l'esprit que cette ingénuité pourroit être attribuée à deux causes, peu capables l'une & l'autre d'exciter la



confiance; l'une, qu'il est tellement dominé par ses vices, qu'il ne pense pas même à les combattre; la seconde, qu'il y a peut-être de la politique à passer condamnation sur une moitié de son caractère pour mettre l'autre à couvert, tandis que la totalité peut ne rien valoir. Cette ruse arrête des objections auxquelles il seroit embarrassé à répondre: elle lui attire l'honneur de l'ingénuité; lorsqu'il n'en peut obtenir d'autre, & que la discussion peut-être ne serviroit qu'à lui faire découvrir d'autres vices. Vous conviendrez que je ne le ménage point; mais tout ce que ses ennemis disent de lui ne sauroit être faux. Je reprendrai la plume dans quelques momens.

* * *

Quelquefois, si vous vous en souvenez, nous l'avons pris toutes deux pour un homme d'esprit des plus simples & des plus naïfs que nous eussions jamais connus. Dans d'autres tems, il nous a paru un des plus profonds & des plus rusés mortels avec qui nous eussions eu quelque familiarité: de sorte qu'après une visite où nous pensions l'avoir approfondi, il nous en rendoit une autre où nous étions prêtes à le régarder comme un homme impénétrable. C'est une

une remarque, ma chere, qu'il faut compter parmi les ombres du tableau. Cependant, tout bien examiné, vous en avez jugé favorablement, jusqu'à soutenir que son principal défaut est un excès de franchise, qui lui fait négliger les apparences, & qu'il est trop étourdi pour être capable d'artifice. Vous avez soutenu que lorsqu'il dit quelque chose de louable, il croit véritablement ce qu'il dit; que ses changemens & sa légèreté sont l'effet de sa constitution, & doivent être mis sur le compte d'une santé florissante & de la bonne intelligence d'un corps & d'une ame, qui, suivant votre observation, se plaisent ensemble; d'où vous avez conclu, que si ce bon accord de ses facultés corporelles & intellectuelles étoit réglé par la discretion, c'est-à-dire si la vivacité pouvoit se renfermer dans les bornes des obligations morales, il seroit fort éloigné d'être un compagnon méprisnable pour toute la vie.

Pour moi, je vous disois alors, & je suis encore porté à croire qu'il lui manque un cœur; & par conséquent que tout lui manque. Une tête de travers peut recevoir un meilleur tour & n'est pas incapable de conviction; mais qui donnera un cœur à ceux qui n'en ont point? Il n'y a que la grace du Ciel qui puisse changer un mauvais cœur;



par une opération qui approche beaucoup du miracle. Ne devoit-on pas fuir un homme qu'on soupçonne seulement de ce vice ? A quoi pensent donc les parens, hélas ! à quoi pensent-ils, lorsque poussant une fille au précipice, ils l'obligent de penser mieux qu'elle ne seroit d'un homme suspect, pour en éviter un autre qui lui est odieux ?

Je vous ai dit que je le crois vindicatif. En vérité, j'ai douté quelquefois si sa persévérance dans le soins qu'il me rend ne méritoit pas plutôt le nom d'obstination, depuis qu'il a reconnu combien il déplaît à mes parens. A la vérité, je lui ai vû depuis ce tems-là plus d'ardeur ; mais loin de leur faire sa cour, il prend plaisir à les tenir en alarme. Il apporte son désintéressement pour excuse (il ne m'e persuaderoit pas aisément que c'est politesse) ; & cette raison est d'autant plus plausible, qu'il leur connoit le pouvoir de faire tourner à son désavantage l'attention qu'il apporteroit à leur plaire. Je conviens qu'il a lieu de croire (sans quoi il seroit impossible de le souffrir) que les plus humbles soumissions seroient réjettées de sa part ; & je dois dire aussi, que pour m'obliger, il offre de faire les démarches d'une réconciliation, si je veux lui donner quelque espérance de succès. A l'égard de sa conduite à
l'Egli-

l'Eglise, Dimanche dernier, je ne compte pas beaucoup sur ce qu'il m'a dit pour sa justification; parce que je m'imagine que ses modestes intentions étoient revêtues d'une trop forte apparence d'orgueil. Chorey, qui n'est pas son ennemie, auroit-elle pû s'y méprendre?

Je ne lui crois point une aussi profonde connoissance du Cœur humain, que quelques personnes se l'imaginent. Ne vous souvenez-vous pas combien il parut frappé d'une réflexion commune, qu'il auroit trouvée dans le premier livre de morale? Un jour qu'il se plaignoit, avec un mélange de menaces, des mauvais discours qu'on avoit tenus contre lui, je lui dis „qu'il devoit les mépriser s'il étoit innocent; & que s'il ne l'étoit pas, la vangeance ne lavoit pas la tache: qu'on ne s'étoit jamais avisé de *faire une éponge d'une épée*; qu'il étoit le maître, en se corrigeant de l'erreur qu'un ennemi lui reprochoit, de changer la haine de cet ennemi en amitié, & ce qui devoit passer pour la plus noble de toutes les vangeances, malgré cet ennemi même, puisqu'un ennemi ne pouvoit pas souhaiter de le voir corrigé des fautes dont il l'accusoit.

L'intention, me dit-il, faisoit la blessure.
 „Comment cela, lui répondis-je, lorsqu'elle ne peut blesser sans l'application?

H h 5

„L'ad-



„ L'adversaire, ajoutai-je, ne fait que tenir
 „ l'épée. C'est vous-même qui vous en ap-
 „ pliquez la pointe ; & pourquoi vous res-
 „ sentir mortellement d'une malice qui peut
 „ servir à vous rendre meilleur pendant tout
 „ le cours de votre vie ? Quelles peuvent
 être les connoissances d'un homme qui a paru
 fort étonné de ces observations ? cependant
 il peut se faire qu'il prenne plaisir à la van-
 geance, & qu'il croie la même faute inex-
 cusable dans un autre. Il ne seroit pas le
 seul qui condamnât dans autrui ce qu'il se
 pardonne à lui-même.

C'est après ces considérations, ma chere,
 c'est après avoir reconnu combien la balan-
 ce l'emporte d'un côté sur l'autre, que je
 vous ai dit dans une de mes lettres ; *pour
 tout au monde, je ne voudrois pas avoir pour
 cet homme-là ce qu'on appelle de l'amour :*
 & j'allois plus loia que la prudence ne le
 permettoit, lorsque je composois avec vous,
 par le terme de *gout conditionel*, sur lequel
 votre raillerie s'est exercée.

Mais je crois vous entendre dire ; quel
 rapport tout ce verbiage à-t-il à la ques-
 tion ? Ce ne sont que de purs raisonnemens.
 Vous n'en avez pas moins de l'amour. En
 avez-vous ou non ? L'amour, comme la
 maladie des vapeurs, n'en est pas moins en-
 racinée,

racinée, pour n'avoir pas de causes raisonnables auxquelles on puisse l'attribuer. Et delà vous revenez à vous plaindre de mes réserves.

Eh bien donc, ma chere, puisque vous le voulez absolument, je crois qu'avec tous ses défauts j'ai plus de goût pour lui que je ne m'en ferois jamais crue capable, & plus, tous ses défauts considérés, que je ne devrois peut-être en avoir. Je crois même que les persécutions qu'on me fait souffrir peuvent m'en inspirer encore plus; sur-tout lorsque je me rappelle, à son avantage, les circonstances de notre dernière entrevûe, & que de l'autre côté je vois chaque jour quelque nouvelle marque de tyrannie. En un mot, je vous avouerai nettement, puis qu'avec vous les explications ne peuvent être trop claires, que s'il ne lui manquoit rien du côté des mœurs, je le préférerois à tous les hommes que j'ai jamais connus.

Voilà donc, me direz-vous, ce que vous appelez un goût conditionnel! Je me flatte, ma chere, que ce n'est rien de plus. Je n'ai jamais senti d'amour; ainsi, je vous laisse à juger si c'en est, ou si ce n'en est pas. Mais j'ose dire que si c'en est, je ne le reconnois pas pour un aussi puissant Monarque

narque, pour un conquerant aussi indomptable que je l'ai entendu représenter ; & je m'imagine que pour être irrésistible il doit recevoir plus d'encouragement, que je ne crois lui en avoir donné ; puisque je suis bien persuadée que je pourrois encore, sans battemens de cœur, renoncer à l'un des deux hommes pour être délivrée de l'autre.

Mais parlons un peu plus sérieusement. S'il étoit vrai, ma chere, que le malheur particulier de ma situation m'eût forcée, ou, si vous le voulez, m'eût engagée à prendre du goût pour M. Lovelace, & que ce goût, à votre avis, se fût changé en amour ; vous qui êtes capable des plus tendres impressions de l'amitié, qui avez de si hautes idées de la délicatesse de notre sexe, & qui êtes actuellement si sensible aux disgraces d'une personne que vous aimez, auriez-vous dû pousser si loin cette amie infortunée, sur un sujet de cette nature ? particulièrement lorsqu'elle n'a pas cherché, comme vous croiez le pouvoir prouver *par vingt endroits* de mes lettres, à se tenir en garde contre votre pénétration ? Peut-être quelques railleries de bouche auroient été plus convenables ; sur-tout si votre amie eût été à la fin de ses peines, & qu'elle eût affecté des airs de prude en rappelant le passé. Mais vous as-

seoir

seoir gaiément, comme je me le représente, pour me les écrire avec une sorte de triomphe, assurément, ma chere (& j'en parle moins pour mon intérêt que pour l'honneur de votre générosité, car je vous ai dit plus d'une fois que votre badinage me plaît) ce n'est pas la plus glorieuse de vos actions; du moins, si l'on considère la délicatesse du sujet & celle de vos propres sentimens.

Je veux m'arrêter ici, pour vous y laisser faire un peu de réflexion.

* * *

Passons à la question dont vous voulez savoir ce que je pense, sur le degré de force, que la figure doit avoir pour engager notre sexe. Il me semble que votre demande aiant rapport à moi, je dois non-seulement vous expliquer mes idées en général, mais considérer aussi le sujet dans ma situation particulière; pour vous mettre en état de juger jusqu'où mes amis ont tort ou raison, lorsqu'ils m'attribuent beaucoup de prévention en faveur de l'un & contre l'autre, du côté de la figure. Mais j'observerai d'abord qu'en comparant M. Lovelace & M. Solmes, ils sont très-bien fondés à s'imaginer que cette considération peut avoir quelque pouvoir

pouvoir sur moi ; & leur imagination se transforme en certitude.

Il est certain que la figure à quelque chose, non-seulement de plausible & d'attrayant pour une femme, mais de propre même à lui donner une sorte de confiance à son choix. Elle fait, à la première vûe, de favorables impressions, qu'on souhaite de voir confirmées : & s'il arrive en effet qu'une heureuse expérience les confirme, on s'applaudit de son jugement ; on en aime mieux la personne, pour nous avoir donné lieu de prendre une opinion flatteuse de notre propre pénétration.

Cependant j'ai toujours eû pour règle générale que dans un homme comme dans une femme, une belle figure doit être suspecte ; mais sur-tout dans les hommes, qui doivent estimer beaucoup plus en eux-mêmes les qualités de l'ame que celles du corps. A l'égard de notre sexe, si l'opinion publique rend une femme vaine de sa beauté, jusqu'à lui avoir fait négliger des qualités plus importantes & plus durables, on sera disposé à l'excuser ; puisqu'une jolie folle n'en est pas moins sûre de plaire, sans qu'on sache trop bien pourquoi. Mais c'est un avantage si court, qu'il ne peut être regardé d'un œil d'envie. Lorsque ce soleil d'été

arrive

arrive à son déclin, lorsque ces graces légères, ces voltigemens de papillon s'évanouissent, & que l'hiver de l'âge amene des glaces & des rides, celle qui a négligé ses plus précieuses facultés sentira les justes effets de son imprudence. Comme une autre Helene, elle n'aura pas la force de soutenir la *réflexion même* de son miroir; & ne se trouvant plus que la simple qualité de vieille femme, elle tombera dans le mépris qui est attaché à ce caractère: tandis que la femme raisonnable, qui porte dans un âge avancé l'aimable caractère de la vertu & de la prudence, voit remplacer une frivole admiration par un respect solide, qui lui fait gagner beaucoup au change.

Si c'est un homme qu'on suppose vain de sa figure; qu'on lui trouvera l'air efféminé! Avec du génie même, il ne donnera jamais rien aux exercices de l'esprit. Son ame sera toujours repandue au dehors; toutes ses occupations seront bornées à son extérieur, & peut-être à le rendre ridicule en croiant le parer. Il ne fait rien qui n'ait rapport à lui; il n'admire que lui; & malgré les corrections du Théâtre, qui tombent si souvent sur la fatuité, il s'aveugle sur lui-même, & s'abime dans ce caractère, qui le rend l'objet du mépris d'un sexe & le jouet de l'autre.

Tel



Tel est presque toujours le cas de vos belles figures, & de tous ces hommes qui aspirent à se distinguer par l'ajustement : ce qui me fait répéter que la figure seule est une considération tout à fait méprisable. Mais lorsqu'à la figure un homme joint du savoir, & d'autres talens qui lui artireroient de la distinction sous toute autre forme, cette espèce d'avantage est une addition considérable au mérite personnel ; & s'il n'est point altéré par un excès d'amour propre ou par de mauvaises mœurs, l'homme qui le possède est un être véritablement estimable.

On ne peut refuser du goût à M. Lovelace. Autant que je suis capable d'en juger, il est versé dans toutes les connoissances qui appartiennent aux beaux arts. Mais quoiqu'il ait une manière, qui lui est propre, de faire tourner sa vanité à son avantage, on s'apperçoit qu'il est trop content de sa figure, de ses talens, & même de sa parure ; avec le bonheur néanmoins, pour son ajustement, d'être toujours mis d'un air si aisé, qu'on s' imagine que c'est sa moindre étude. À l'égard de sa figure, je me croirois inexcusable de contribuer à nourrir sa vanité, en marquant le moindre égard pour une distinction qu'on ne sçauoit lui disputer.

A pré-

A présent, ma chere, puis - je vous demander si j'ai répondu à votre attente ? Si vous me trouvez au-dessous de mon entreprise, je m'efforcerai de la reprendre avec plus de succès dans une situation plus tranquille ; car il me semble que mes réflexions traînent, que mon stile rampe, & que mon imagination est abbatue. Je ne me sens de vigueur dans l'esprit, que pour vous dire combien je suis dévouée à vos ordres.

CLARISSE HARLOVE.

P. S.

L'insolente Betty - Barnes vient de me réchauffer l'imagination, par le recit du discours suivant, qu'elle prétend avoir entendu tenir à Solmes. Cette hideuse créature se vante, dit - elle „d'être sûr à présent de la
 „petite Précieuse, & cela sans y mettre
 „beaucoup du sien. Quelque aversion que
 „je puisse avoir eue pour sa personne, il
 „peut compter du moins sur mes principes ;
 „& ce sera un amusement pour lui de voir
 „par quels jolis degrés je reviendrai à cher-
 „cher les moiens de lui plaire, (l'horrible
 „personnage !) „C'étoit une observation de
 „son oncle, qui connoissoit parfaitement le

T. I. P. II.

I i

„mon-

